
L'à-dire et le temps du silence : pour une linguistique de la parole productrice

Robert Lafont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3559>
DOI : 10.4000/praxematique.3559
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1983
Pagination : 10-44
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « L'à-dire et le temps du silence : pour une linguistique de la parole productrice », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 1 | 1983, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3559>

L'A DIRE ET LE TEMPS DU SILENCE :

POUR UNE LINGUISTIQUE DE LA PAROLE PRODUCTRICE

1 - LANGUE ET PAROLE : DE DIVERS ESPACEMENTS

1.1. Nous voudrions en ces quelques pages préciser le champ d'intervention de la linguistique praxématique, comme "linguistique de la parole".

Nous sommes conscient du fait que, dans ses premières formulations (1), cette linguistique se présentait plutôt comme une "linguistique de la langue". La critique a pu lui en être faite avec pertinence.

C'est que nous avançons en occupant le terrain qu'avaient dessiné d'autres linguistiques dont notre recherche procédait d'abord, qu'il s'agisse de la psychomécanique guillaumienne, de la sémantique structurale (2), de façon générale des recherches traditionnelles que nous ne pouvions que déplacer en suivant leurs procédures. Il y a là une nécessité de conjoncture, mais aussi, croyons-nous, une nécessité qui pèse sur toute nouvelle "praxis de linguistique" : elle déconstruit une méthodologie antérieure en "décalant les miroirs" où la langue, selon les connaissances d'une époque, se mire elle-même en théorie compensatoire de ses programmes signifiants (3). Nous restions ainsi, avec toute notre époque, soumis au choix de Saussure qui, comme on sait, après avoir admis qu'on parlât d'une "linguistique de la parole", ajoutait aussitôt : "Mais il ne faudra pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet" (CLG, p. 38).

Pourtant, la praxématique posait comme objet de ses analyses "l'activité langagière" et non un modèle paradigmatique de langue. Elle apportait, avec la reprise aux guillaumiens de la praxéogénie (4), une première appréhension de ce qui se passe non dans une construction idéale, en un modèle transcendant à l'usage, mais dans cet usage linguistique lui-même, à tout instant où le sujet parlant/entendant construit son message. La thèse du temps opératif pose que, si modèle il y a, ses instances sont concrètement rejouées à tout moment du discours. De cette façon la linguistique que nous proposons est non seulement concrète, rendant compte d'une activité concrète, mais matérialiste, saisissant une réalité pratique, au sens fort du mot.

Si donc la praxématique intervient en accompagnement critique

d'une "science de la langue", nous n'avons cessé de penser que, pour ne pas s'abîmer en une contradiction majeure, elle devait se constituer en analyse de la parole, ou plus exactement reformuler la dichotomie saussurienne langue-parole.

1.2. Une aide importante nous est actuellement apportée, en cette entreprise, par les développements de la sociolinguistique.

Sauf à demeurer ce qu'elle a été depuis ses origines et que certains voudraient qu'elle fût encore : une annexe marginale, théoriquement peu intégrée, diverse et disparate, de la linguistique même, et en définitive un simple ensemble de pratiques sans véritable théorie, celle-ci est tenue d'invalidiser cette certitude qui à un certain moment a fait de la linguistique une science qui négligeait et refusait tout ce que pouvait recouvrir ce fameux préfixe socio-.

Pour nous, ce moment fondateur et réducteur est encore le moment d'intervention de Saussure. C'est le moment d'un paradoxe, nous en sommes d'accord avec W. Labov (5). L'auteur du CLG veut en effet "placer la langue dans son cadre social et [à] poser la question comme on la poserait pour les autres institutions sociales (p. 105). Mais il déclare d'autre part que cette langue "qui fait corps avec la vie de la masse sociale", parce que celle-ci est "naturellement inerte", "apparaît avant tout comme un facteur de conservation" (p. 108).

Considérer la "masse sociale" comme "naturellement inerte", c'est évidemment faire fi à la fois du mouvement d'ensemble de cette société et de toutes ses fractures internes : position qui massifie le corps social véritablement, fait disparaître les classes et conflits sociaux, évacue la diachronie, l'histoire même. Enoncée sans insistance, donnée comme évidente, rapidement formulée, cette définition permet seule de considérer la langue dans son statut d'immobilité par opposition précisément à la variabilité informelle de la parole. Cette approximation théorique, ce sophisme cursif fonde l'objet désormais de la linguistique. C'est bien pour le moins un paradoxe : Saussure constitue la langue comme étrangère à l'accident de la vie sociale, dans la mesure même où il lui impose la régulation de la société, présentée comme "inertie". C'est au contraire parce qu'il s'intéresse, en tant que socio-linguiste à la vie sociale que W. Labov, depuis les marges où le linguiste le refoule, réoccupe tout le domaine de la linguistique ; il

prend le contre-pied de Saussure, pour lui il n'y a plus de linguistique que de la parole : "A présent... il ne paraît plus nécessaire de discuter de ce qu'est ou n'est pas la linguistique. On s'aperçoit de plus en plus que le fondement de la connaissance intersubjective en linguistique ne se trouve pas ailleurs que dans la parole - le langage en tant qu'il est utilisé quotidiennement par les membres de l'ordre social, en tant que moyen de communication grâce auquel ils discutent avec leurs femmes, plaisantent avec leurs amis et trompent leurs adversaires" (6).

1.3. Chez Saussure, le paradoxe par lequel le fait social joue le rôle d'un gel de la vie linguistique se complète de ce que nous appelons deux apories.

Première aporie : l'articulation entre individu et collectivité est bien posée nécessaire, mais elle est traitée comme une solution de continuité. "Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, est-il écrit dans le CLG, nous toucherions le lien social qui constitue la langue". Mais ce "lien" ne fonde aucune connaissance, car "en séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1° ce qui est social de ce qui est individuel ; 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel" (p. 30). Ainsi la langue, pourtant présentée comme une somme d'empreintes que reçoit l'individu, "n'est pas une fonction du sujet parlant". D'un côté la langue, de l'autre l'individu : deux autonomies en équilibre. Deux immobilités : la langue système n'est considérée que si elle ne bouge pas, le parleur n'est plus articulé avec la langue que s'il "enregistre passivement", s'il n'est plus capable que "d'activité de classement".

Or, immédiatement après, Saussure restaure l'initiative du parleur : "La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence". Mais de ce côté-là le linguiste ne va pas voir ; ce n'est pas le domaine de la "linguistique proprement dite".

Aporie aussi avec la notion de système. Elle met en discontinuité interne la langue par le jeu de la valeur, mais elle restaure aussi bien globalité autonome, car toute langue est un système et chaque système ne peut être envisagé que comme une totalité close, indépen-

damment de la contamination et de la modification, sinon il ne serait pas système du tout. L'hybridation, cet accident de la parole que l'on devait en sociolinguistique considérer d'abord avec Weinreich comme "contact des langues", puis avec Fishmann comme "diglossie", est rejeté hors des clôtures systématiques, donc hors de l'objet de la linguistique.

On voit bien que cette "linguistique proprement dite", cette linguistique même que fonde Saussure revient épistémologiquement à la création de pleins, identifiables et observables seulement parce qu'ils sont des pleins : langue et non parole, langue-système, individu dépositaire unitaire du système clos. Paradoxe et apories sont là pour consolider les pleins, pour effacer la variabilité sur laquelle glisserait, patinerait un regard qui n'est que saisie des ensembles.

Il est assez vain, une fois cette analyse faite, de déplorer cette fragilité de base sur laquelle s'est élevé toute la linguistique post-saussurienne. Comme pour la théorie du signe (7), nous croyons, pour ce qui est de la distinction de la langue et de la parole, que Saussure dans le CLG innove très peu, mais bien plutôt reconduit les certitudes de la réflexion multiséculaire sur la langue. Il restaure l'idéalisme classique, modernisé seulement d'un credo scientifique d'époque. Il scelle de scientificité moderne la très vieille praxis de linguistique.

A cela la dichotomie langue-parole est nécessaire, qui renvoie la variabilité hors des limites du système, seul descriptible, seul digne de l'attention du linguiste. Le champ du sujet parlant et de la modification permanente des usages est reconnu existant, mais c'est un champ hors les murs. La science fonde son objet en s'abstrayant du réel non homogène, en effaçant l'activité multiforme sous la faculté systématique.

1.4. Même chez les linguistes générativistes, l'on a souvent reconnu l'identité de l'articulation saussurienne langue-parole et de l'articulation chomskyenne compétence-performance (8).

Nous en sommes d'accord : la nouvelle dichotomie recouvre à peu près la précédente, en particulier parce que la performance est une activité tandis que la compétence est une faculté. A un virtuel,

qui est du côté de la langue correspond un actuel de parole (9).

L'effet est de même sorte dans une stratégie de la connaissance du langage : un objet stable, parce que paradigmatiquement, est proposé à la description et à l'analyse, la variabilité est bannie du champ de la linguistique. Car c'est bien le virtuel que le générativisme étudie.

On comprendra cela à travers ce que Chomsky dit de la créativité. Du même coup on verra combien l'illégitimation de la parole est plus grave chez Chomsky que chez Saussure, procédant d'une fausse amélioration théorique.

Chomsky, on le sait, fonde la performance comme illimitée, d'une illimitation qui procède de la compétence même, de la faculté langagière que l'homme possède : "tout sujet adulte parlant une langue donnée est, à tout moment, capable d'émettre spontanément, ou de percevoir et de comprendre un nombre indéfini de phrases que pour la plupart, il n'a jamais prononcées ni entendues auparavant (10)".

Cette illimitation est généralement présentée comme le gain majeur. Elle signifie par exemple pour N. Ruwet la créativité humaine (11). Cependant l'on ne peut ignorer la distribution qui est faite entre rule-changing creativity et rule-governed creativity (12).

La première est maintenue hors du champ de l'analyse. Or c'est elle précisément qui constitue la parole en ce qu'elle innove. C'est elle qui assure non seulement la modification linguistique, mais plus profondément la remise en jeu du système, si système il y a, des règles, si l'on préfère dire ainsi, que l'on choisisse Saussure ou Chomsky. Là est la créativité au sens fort, mais dans la déviance. La déviance est dans la pensée de Ruwet autant que la diachronie : "Le premier type de créativité... consiste en ces multiples déviations individuelles dont certaines finissent, en s'accumulant, par changer le système" (13). La créativité qui rompt les règles est en somme une performance qu'on n'arrive pas à fonder sûrement en compétence, une performance qui se met à ne relever que d'elle-même, pour finir par modifier la compétence.

La seconde par contre est dans le regard du linguiste, parce qu'elle ^{est} "performance réglée", performance d'une compétence, parce qu'elle obéit à des règles assurées au niveau de la compétence. Son illimitation n'est rien d'autre que la recursivité de ces règles, peut-on dire sans polémique, que leur "radotage", oserait-on, si l'on voulait attaquer au

plus droit une idéologie du langage non novateur qui se cache dans la créativité chomskyenne.

Car finalement, tel est l'enjeu de l'opération théorique qui consiste à faire "descendre" la performance de la compétence : un bouclage. Ce qui intéresse Chomsky et toute son école, ce ne sont pas les actes linguistiques tels qu'ils sont donnés à l'expérience, mais en tant qu'ils émanent d'une faculté. Si cette faculté est reconnue comme anormalement exercée, la linguistique générativiste n'a rien à en dire. Nous sommes hors les murs, dans les terrains vagues de l'a-grammaticalité. Mais si cette faculté ne dévie pas des règles qu'on lui découvre, ses produits-phrases sont très étroitement contrôlés par les règles mêmes. Nous sommes dans la grammaticalité.

L'emploi de ce terme de tradition est fort révélateur d'une reconduction d'idéologie linguistique, de praxis de linguistique tout à fait traditionnelle. Le bouclage théorique aboutit en effet à une circularité méthodologique : de la performance considérée en régularité on dégage la règle et selon cette règle on rend compte de la performance régulière. L'on ne découvre rien, en conséquence, qui puisse servir à expliquer ce qui réellement fonctionne. Il faut dans ce cercle réintroduire l'explication, la règle qui assure à la fois compétence, performance et leur correspondance. Chomsky se condamne ainsi à reconduire l'idéologie dont son monde hérite.

Pour en instaurer une autre, il aurait fallu qu'il défasse la boucle, dénoue le cercle où il enfermait la créativité, qu'il fasse basculer toutes les procédures d'analyse du côté de la parole déviante, de la parole "sauvage", qu'il saisisse la performance par tous ses actes, en tant qu'actes imprévisibles, novateurs, producteurs.

C'est bien là qu'est le noeud du problème où se noue lui-même le chomskysme : il paraît être un progrès sur Saussure dans la mesure où l'articulation compétence-performance, faculté-activité semble être un modèle de production. Mais la circularité de la description de la production efface la productivité vivante.

En définitive, si Saussure en illégitimant l'étude de la parole, pouvait être taxé de réification-essentialisation du langage, du moins ménageait-il l'espace d'un retournement et les conditions d'un repentir qui a fini par l'atteindre, jusqu'à le faire douter de la linguistique même. Rien de tel chez Chomsky : le concept de créativité est

un point central de la théorie, mais c'est un point aveugle, où la théorie se dénie.

1.5. La pratique naturellement donne l'image du bouclage théorique.

C'est une pratique des niveaux. Or l'une des premières ruptures de niveau que l'on ait à aborder, si on la suit, est celle où se lit le mieux l'abandon d'une description de la parole. Il est nécessaire, comme le montre bien Ruwet (14), si l'on veut tenter l'analyse d'une phrase quelconque (la linguistique générativiste est de façon générale une linguistique de la phrase) de substituer au niveau de la description phonologique le niveau de la description morphématique. L'argument majeur est que la concaténation des phonèmes, si elle est la seule réalisation de la phrase, n'en est pas une réalisation opérationnelle pour un linguiste. Ruwet en montrant comment /tūlap l/ recouvre tu-la-pèles, tu-le-appelles, tu-la-appelles, met ainsi en évidence une correspondance très "indirecte". Selon le choix de l'une des trois séries morphématiques, la phrase sera différente.

Encore ne fait-on pas ici intervenir des séries comme tue l'appel, tue la pelle, syntaxiquement possibles ; ou *tu la pelle qui ne l'est pas. Si on le faisait, on mettrait en jeu la productivité la plus large du langage, sa fonction poétique. Il est certes très important de distinguer cette fonction de la fonction pratique, et d'amener à la lumière, en définitive, la réglage pratique du praxème (15). Il n'en demeure pas moins que la réduction des ambiguïtés qu'en toute langue entraîne la mise en oeuvre du système phonologique est une reconnaissance de "la tyrannie de la signification". On voit bien que selon cette reconnaissance, on passe de la parole à la langue pour pouvoir rendre compte de la parole, et que ne considérant qu'une parole réglée, l'individu producteur de langage est ici aliéné à la règle de la communication, c'est-à-dire à l'idéologie linguistique que le linguiste a faite sienne.

Un autre aspect du bouclage est celui qu'on découvre dans le fonctionnement d'ensemble des branching diagrams, entre tous les niveaux où se déterminent les "fourches de l'arbre". On sait comment, au prix de dérivations et transformations, le linguiste générativiste donne à lire le parcours idéal, depuis l'obligatoire bifidité initiale $P \rightarrow SN + SV$, jusqu'à la phrase terminale donnée en indicateurs syntagmatiques, juste avant d'être transformée en phrase phonologique.

L'opération donne l'image d'un rattrapage théorico-pratique de la distance entre deux pôles, l'un fixe, celui de la binarité première, l'autre mobile, celui de la phrase phonologique, immédiatement versée en phrase morphématique. Rattrapage en descente d'une remontée, avec ses "règles" intermédiaires dont on a pris une grande habitude dans la pédagogie qui s'est développée à partir du générativisme.

Mais il est important de bien noter que cela n'est possible que par la substitution à la concaténation de la classification suivant le principe que les places ou positions qu'occupent les morphèmes dans la phrase sont substituées à ces morphèmes eux-mêmes, la concaténation est sollicitée à fabriquer des classes (16). La syntagmatique est interprétée en paradigmaticque ! C'est là l'opération par laquelle l'idéologie de la grammaire est réintroduite : le bouclage performance-compétence se laisse lire à tout instant des procédures descriptives, les classes qui relaient captieusement les fonctions traditionnelles, étant la seule solution au bouclage.

S'il faut aller jusqu'au bout d'une pensée critique, nous dirons que le générativisme ne nous paraît rendre compte d'aucune génération vraie de phrase. Il est possible que le modèle qu'il présente soit à la fois élégant et puissant, il n'en est pas moins extérieur à la question que nous nous posons à propos de l'articulation langue-parole saussurienne et que nous renouvelons : comment construire une linguistique de la productivité langagière ? Aux pleins de l'épistémologie saussurienne, le chomskysme ne fait que substituer un modèle abstrait. Avec lui, une nouvelle fois l'idéologie grammaticale traditionnelle consolide ses positions.

Ce renfort et cette reconduction de pouvoir sont d'autant plus nets que, devant le problème de l'élimination des productions aberrantes pour ce qui est des phrases dans leur totalité comme pour la concaténation morphématique, Chomsky est démuné de critère, c'est-à-dire qu'il nous renvoie à l'acceptabilité selon "l'intuition des sujets parlants". Un tel recours au sens commun est bien fuyant !

Il l'est tellement qu'il faut bien le corriger et le compléter. La grammaticalité n'est donc pas la pure et simple acceptabilité. Elle la contient, mais la déborde : "Les phrases grammaticales se définiront, en définitive, comme un certain ensemble de phrases acceptables, plus un

ensemble d'autres phrases, qui seraient également engendrées par les processus récursifs les plus simples que l'on doit postuler à la base du premier ensemble... Ce qui justifie la distinction entre phrases grammaticales et phrases acceptables - distinction qu'il est impossible d'induire de la simple observation - c'est, finalement, le fait que cette distinction permet de formuler des hypothèses intéressantes, auxquelles on n'aurait même pas pensé en l'absence d'une telle distinction" (17).

En somme, si l'on veut dépasser les limites du sens commun, la théorie ne trouve à se fonder que dans sa fécondité intrinsèque. Argument qu'il ne faut certes pas mépriser, mais qui nous renvoie encore à la modélisation systématique, à défaut de ce qui est et demeure la préoccupation d'une linguistique matérialiste : le fonctionnement même de la productivité langagière concrète dans la parole.

1.6. Si on la considère dans ses propositions initiales et dans l'ensemble de ses procédures, la linguistique générative donne l'image d'une préoccupation sémantique qui, pour devenir opérationnelle, doit se transférer à la formalisation syntaxique. La grammaticalité est toujours posée dans le cadre d'une production du sens, mais la méthode des positions lui donne statut phrastique. En définitive la distance entre structure de surface et structure profonde n'est rien d'autre que ce transfert, qui prend pour motif l'ambiguïté ou phonologique ou syntaxique. Il est de bonne et seule méthode de dessiner un processus transformationnel qui par étapes permettra de passer d'un niveau où aucune ambiguïté n'est posée jusqu'au niveau de langage effectivement réalisé. C'est le cas visible avec les problèmes de pronominalisation. C'est bien du sens que traite la linguistique générative.

Elle en traite, selon nous, avec un optimisme méthodologique fort remarquable. Car elle n'aurait probablement rien à faire, aucune procédure à dessiner, si elle ne posait pas d'entrée de jeu que l'ambiguïté n'est que de surface, - ce qui est sans doute assuré dans le cas des pronominalisations, précisément, le cas le plus simple et le plus mécaniquement traité. Si l'ambiguïté est dans la conceptualisation que le sujet parlant tente suivant les accidents de sa parole, elle n'offre plus aucune pertinence analytique.

On voit bien que sa modélisation d'ensemble du phénomène lan-

gagier, liée inéluctablement à la méthode hypothético-déductive, laisse de côté ce qui peut se passer d'ambigu, de tâtonnant, d'inabouti dans la parole, pour des raisons qui tiennent aux difficultés mêmes de la production du sens. Le modèle à la fois mécaniste et transcendant, encore plus gravement que la dichotomie saussurienne invalide toute analyse de la production vivante et toute position du producteur comme sujet. L'espacement entre structure profonde et structure de surface n'est qu'un espacement dans le modèle, à l'écart de la distance que l'on peut poser entre le projet de phrase et la phrase même, si l'on s'intéresse à la production signifiante comme telle. C'est l'espace qui permet à la sémantique de devenir morphosyntaxe tout en conservant son objectif sémantique, mais idéalisé en abstraction.

Le fait est de plus en plus patent à mesure que la grammaire générative développe une sémantique générative, c'est-à-dire accuse son dessin méthodologique considérant qu'à des productions de sens voisines correspondent anormalement des structures profondes trop différentes, certains auteurs en sont à rechercher des distances plus grandes dans l'espacement qui permettent des compensations plus sûres. C'est un renfort d'abstraction qui fait traiter par G. Lakoff les quantificateurs en prédicats de phrases antérieures et qui l'amène à la conclusion : "Les catégories grammaticales et les relations grammaticales de la structure profonde sont moins nombreuses qu'on ne l'avait pensé jusqu'ici. Les structures profondes doivent être plus abstraites (plus éloignées de la structure de surface) que la recherche de la grammaire transformationnelle ne l'a jusqu'ici laissé supposer" (18).

Dans la résolution des difficultés que sa pratique même soulève dans les bornes de cette pratique, le linguiste générativiste est appelé à travailler sur un écartement purement théorique, qui reproduit l'écartement saussurien de la langue et de la parole, mais avec de moins en moins d'assurance que l'effectif soubassement systématique et fonctionnel de la parole soit là concerné et décrite en réalité.

On comprend dès lors que le progrès indéniable apporté au générativisme par S. Saumjan soit précisément progrès du générativisme. La nouvelle dichotomie introduite, l'écartement entre génotype et phénotype, permet d'obtenir un renfort d'élégance et de simplicité au niveau de la structure profonde : jusqu'à ce langage idéal, purement abstrait, qui "simule tous les mécanismes essentiels du langage humain" (19), jus-

qu'à la promotion d'une seule opération, l'application, pour faire fonctionner le modèle.

Génotype et phénotype sont deux niveaux métalinguistiques. Pour nous, il s'agit bien là d'une métalinguistique développée en quelque sorte pour elle-même, d'une praxis de linguistique parfaitement autonomisée, et qui d'ailleurs trouve les moyens de son autonomie dans son développement en abstraction du sens, en allégement praxématique maximal, dans la logique combinatoire (spécialement la logique de M.B. Curry) (20).

1.7. Il est, dans ces conditions d'avance de la recherche sur une voie de simulation, et non de description de l'activité langagière, inéluctable de considérer comme un retour au concret une linguistique qui prenne son point de départ dans les réalisations de la parole pour ne point trop s'en échapper. Une telle démarche paraît, à première vue, celle de la sémantique structurale.

On met l'accent ici sur la façon dont A.J. Greimas, par exemple, pose le mode de présence des structures de la signification : dans l'acte même de la communication. Pour lui, la communication est un acte, et restaure donc la liberté du locuteur, son statut de sujet, mais c'est aussi un acte limité par les contraintes du discours, qui sont doubles : contraintes des catégories morpho-syntaxiques de langue et contraintes de stabilité discursive. Cette position triangulaire de la parole entre la liberté de choix, la limitation du système et la limitation du discours socialisé nous paraît d'un très grand intérêt. Elle permet en somme de poser, comme nous l'avons fait en termes de praxématique, le conflit dialectique du sujet et du marché du sens dans les processus de la signifiance (21).

Elle permettrait, plutôt, de poser ce conflit si l'analyse de la parole en restait à l'évaluation de ces données de production.

Mais la sémantique structuraliste parce qu'elle est un structuralisme, qui nécessairement remonte, par Saussure, au double plan de la parole et de la langue, et parce qu'elle est une sémantique, c'est-à-dire une science des signifiés, ne peut se maintenir à ce point programmatique qu'elle énonce.

Il lui faut nécessairement procéder à la fois à une mise à plat et à une mise en profondeur de l'acte langagier, qui la conduit,

elle aussi, à un modèle de simulation du réel où la parole apparaît, encore et toujours, sacrifiée par le linguiste.

La mise à plat revient à la construction de l'objet d'analyse, c'est-à-dire à la textualisation du discours. Que cette opération soit indispensable et corresponde réellement à un fonctionnement culturel assuré de la parole, nous n'en disconvenons pas (22). Mais il faut bien se persuader qu'elle rend possible une "lecture" de la signifiante dans la mesure même où elle la transforme en surface. Sur cette surface se détermine la typologie de ce que Greimas appelle "des micro-univers" (23), apparaît la relation des actants et des prédicats qui crée les "acteurs", s'inscrivent les catégories actantielles, et surtout, par la mise en évidence des récurrences du sens, s'établit l'isotopie du discours.

On sait comment, chez Greimas, on passe du simple corpus au texte, à travers ce concept stratégique d'isotopie, par la réduction des éléments identiques et des équivalences syntaxiques, puis par la structuration, qui permet la description, c'est-à-dire la lecture au second degré, celle qui va donner, en somme et pour reprendre un terme de J. Kristeva la "formule du texte".

Une telle méthode ne fonctionne que par le repérage des lexèmes d'abord, puis sous les lexèmes, formes phonologiques ou niveau de l'expression (dans la terminologie glossématique) des sémèmes, formes du contenu, niveau du signifié. Ce premier passage ressemble, notons-le au passage, au saut par lequel la linguistique générative abandonne le niveau phonologique pour le morphématique, sauf qu'ici la syntaxe positionnelle ne se substitue plus à la sémantique, et que nous entrons droit dans le signifié de mêmes limites que le signifiant, sa face visible. L'opération abstrayante n'a pas en vue la phrase, mais les éléments de la signification.

Mise à plat, disions-nous. En effet le travail signifiant, qui est le motif et l'enjeu de l'analyse, qui la justifie, n'apparaît plus que par sa manifestation, sa présence, termes chers au sémanticien, à sa trace. Certes l'on n'a pas d'autre moyen de le reconnaître que cette trace, et si l'on veut comprendre une production, il faut bien la lire en son produit (ainsi le geste du travail se lit dans son inscription sur la matière). Encore faut-il en reconstituer l'épaisseur.

Or, dans la sémantique structurale, parce qu'il est un signi-

fié, un élément de signification, le produit sens écrase en lui, dans son immanence à l'utilisation que de lui fait le discours, les conditions d'une production. Une fois le travail du sens reconnu dans le texte, ce travail est remplacé par une structuration des données du langage, antérieurs au texte, que le texte met en jeu.

Et nous revoici devant la langue, le système transcendant à l'usage, le paradigme. La syntagmatique du sens ne devient texte et n'est traitée en métalangage sémantique que reconstruite en paradigmatique.

C'est de cette façon que la profondeur est rétablie. Mais ce n'est plus la profondeur du travail, c'est simplement et une nouvelle fois l'espacement entre langue et parole, ou comme le dit Greimas, entre le mode d'existence et le mode de présence. Le mode de présence fonde le texte, mais l'analyse de ce texte n'utilise que le mode d'existence, c'est-à-dire la décomposition de la signification en éléments aussi "minimaux" que possible, en sèmes, à l'imitation de ce qui a réussi dans l'analyse de l'expression, dans l'analyse de l'expression, dans l'analyse phonologique (24). La projection de l'ordonnée sur l'abscisse tient lieu de travail signifiant.

Une preuve forte en est donnée par la distribution des sèmes en sèmes nucléaires et en sèmes contextuels, ou classèmes. Les seconds représentent en somme la résistance du discours, de la syntagmatique à l'analyse paradigmatisée, que les premiers assument facilement. Ils sont la contestation du système de la langue par la manifestation discursive. Mais ces "restes" se laissent eux-mêmes classer, et, ils constituent, selon le modèle, récursivement une classification des éléments de signification par le discours. Les voilà donc, eux aussi, versés à la paradigmatisée, et comme ils constituent des articulations sémiques d'une plus grande généralité que les sèmes nucléaires, ils deviennent l'argument le plus sûr de l'abstraction, le niveau sémantique à proprement parler, en complément et correction du niveau sémiologique. Ainsi se bâtit "l'univers immanent".

Cet univers immanent est, au terme du parcours épistémologique, au début de parcours méthodologique, la construction dont peut se munir la sémantique structurale, sa machine reproduisant le réel et chargée de l'expliquer par cette reproduction même. Mais il faut s'entendre sur machine, un mot, certes, que le linguiste structuraliste

évite, à la différence d'ailleurs de Chomsky. Ce n'est pas purement et simplement une machine-simulacre. On trouve chez Greimas, au centre de son élaboration théorico-pratique, l'affirmation que le modèle est bien quelque chose d'autre que le fonctionnement linguistique concret, mais qu'il est en même temps dans ce fonctionnement, ou sous lui. C'est pour-quoi le discours n'est pas exactement la manifestation ; celle-ci est modélisable, abandonnant le discours en ce monde hors les murs de l'épaisseur contrète. C'est pourquoi l'expression, déjà forme, arrive à correspondre avec une formalisation abstraite : "Dès que l'on cesse d'identifier la manifestation avec le discours et de la considérer comme "incarnée" dans les séquences phoniques ou graphiques, l'univers immanent et l'univers manifesté apparaissent comme deux modèles comparables, rendant compte, de deux manières différentes, du même phénomène. Les deux modèles sont bien caractérisés par leur organisation interne différente, n'empêche qu'ils constituent des sortes de vases communicants : l'univers immanent se laisse reconstruire à partir de la manifestation ; celle-ci, de son côté, doit pouvoir se déduire du modèle immanent aux règles de construction de l'univers immanent doivent correspondre des règles de génération de l'univers manifesté" (25).

Construction, génération : l'articulation oppositive est sans doute trompeuse. D'un côté l'affirmation de l'intervention représentative, de l'autre une métaphore vitaliste, qui est déjà dans la linguistique générative et que Šaumjan porte à sa signification claire. En fait croyons-nous, les deux mouvements complémentaires toujours à l'oeuvre dans l'idéalisme, se prêtent l'habituel concours. L'épaisseur du réel est réinterprétée en mécanismes, selon le modèle des machines, mais ces mécanismes ne peuvent être dits exacts, susceptibles de rendre compte du réel, que si ce réel est considéré en structures immanentes ou transcendantes, peu importe. L'idéologie travaille le réel pour le déréaliser dans l'ambition de le comprendre.

Le générativisme appuie plutôt sur l'opération mécaniste, la sémantique structurale plutôt sur son aspect idéaliste : la différence n'est pas substantielle, mais stratégique.

Pour construire une linguistique différente, il faudrait, nous semble-t-il, qu'une autre idéologie travaille au même lieu de la théorie. Ce lieu, nous venons de le voir, est le lieu d'un espacement : de la langue et de la parole, du niveau profond et du niveau de surface, de l'univers immanent et de l'univers manifesté. Espacement obligatoire,

parce qu'on ne peut éviter qu'il y ait là où se produit le discours, une sorte de creux, de trou, de solution de continuité, que le modèle comble et offusque d'une opération simulacre, idéale et abstraite, mécanique aussi et automatique, c'est le lieu même du travail, d'une production que les divers structuralismes considèrent entre ses deux formes théoriques, l'entrée paradigmatique et la sortie syntagmatique, sans jamais tenir compte de son épaisseur vivante.

2 - ACTES DE PAROLE ET PROGRAMMES D'à dire : L'ÉPAISSEUR DU TRAVAIL

2.1. Seule une position radicalement différente du problème langue-parole peut nous servir à renverser cet "ordre" idéologique établi de multiples façons et toujours efficacement dans la linguistique.

Cette position, nous la trouvons dans la linguistique pragmatique, malheureusement peu pratiquée et presque inconnue en domaine francophone (26), alors qu'elle relie de façon profonde les recherches des logiciens anglo-saxons à celles des épistémologies allemands.

Dans son récent exposé de divulgation de la pragmatique, Brigitte Schlieben-Lange pointe avec vigueur cette façon totalement nouvelle de considérer les rapports de la langue et de la parole (27). Elle revient à la répartition du concept de parole en : parole 1, qui n'est que le "reste (negativ produkt) obligatoire de l'abstraction langue" et qui ne donne matière à aucune définition complémentaire, et parole 2 "à relier au concept de langage intentionnel", où se justifie une recherche particulière, qui est précisément la linguistique pragmatique.

La première parole est située au plan de la règle, la seconde est responsable de l'innovation. C'est là, dans une dichotomie qui prolonge la réflexion saussurienne, l'articulation des deux créativités selon Chomsky (cf supra, 1.4). Mais le choix est inverse de celui du linguiste générativiste : la pragmatique s'intéresse à la créativité qui déplace les règles. Elle n'en demeure pas là : en invalidant, en somme, théoriquement le concept de parole 1, qui n'est que le produit d'une abstraction, elle oblige à repenser la linguistique de la langue. B. Schlieben-Lange l'affirme, et du même coup opère le renversement que nous recherchions.

La promotion théorique de la parole innovante s'établit essentiellement sur le concept d'acte de parole. Lorsqu'en 1958 John L. Austin

assigne à la nouvelle linguistique la tâche d'exposer "ce qu'on fait quand on parle" (28), il ouvre une recherche où le langage retourne à son statut d'activité, que sa paradigmatization, sans doute aussi ancienne que la "grammaire" et renouvelée récemment par le structuralisme lui avait fait perdre.

Désormais le langage apparaît comme un "faire". Ce faire est celui de l'auteur de l'acte, du locuteur. Il est modificateur de l'environnement dans la mesure où il est porteur d'une information. Il est, par ce qu'il ajoute à la masse culturelle et par la façon dont il l'accroît, novateur. Il est aussi communication à l'intérieur d'un système non pas abstrait, de langue, mais concret, d'usages. La linguistique pragmatique réintroduit dans le champ des linguistes une théorie du sujet, s'appuie sur une théorie de l'information comme sur une théorie de la communication. Elle est de plus sociolinguistique, ethno- et psycholinguistique, se réappropriant les domaines que la doctrine de la langue-système avait bannis. A ce carrefour, le linguiste retrouve les propositions du matérialisme : c'est bien ce qui se passe avec la réflexion de l'école allemande, de J. Habermas à D. Wunderlich.

2.2. Dans l'ensemble des recherches ainsi rendues possibles, nous retenons deux propositions d'analyse. D'abord pour ce qu'elles apportent de contradiction aux prérogatives de la langue comme paradigme incontournable. Mais plus particulièrement, parce qu'enchaînées l'une à l'autre, elles nous permettent de retourner à l'espacement théorique, d'une façon radicalement nouvelle.

La première concerne les actes indirects (29). On remarque que dans les usages langagiers concrets, il est plus fréquent de dire 1. Il fait froid ici que 2. Voudrais-tu fermer la porte ? (30).

Des questions naissent de là . Comment peut-on décider, devant le message syntagmatiquement présenté, s'il s'agit d'un acte de pur contenu référentiel (on ne fait que dire qu'il fait froid) ou d'un acte à forte efficience perlocutoire, selon la terminologie d'Austin (on donne l'ordre, camouflé, de fermer la fenêtre)? Or généralement, l'allocuté ne s'y trompe pas. C'est donc que sa perception du message utilise d'autres moyens que la morphématique, à laquelle l'analyse linguistique se trouve bornée. Cette perception suppose un non-dit signifiant.

On peut renvoyer ce non-dit au contexte situationnel suivant ce que les linguistes ont reconnu depuis longtemps. Mais ce renvoi est, en l'occurrence une sorte d'échappatoire, un peu comme la vertu dormitive du pavot : il fait froid, il y a une fenêtre ouverte, donc le récepteur du message devrait la fermer. Il est surtout étranger à la communication. Car si l'allocuté comprend 2, quand 1 est émis, ce n'est pas seulement parce que la situation l'y porte selon une logique qui existait avant le message, mais parce qu'il y a message : 2 est réellement pour lui équivalent à 1. La marge du non-dit, si elle n'est pas du langage réalisé, est du langage reconnu "en transparence du message", en somme du langage virtuel.

Cette notion de virtualité nous paraît capitale. Elle permet d'établir un modèle totalement différent de ceux en usage en linguistique structurale ou générativiste, qui, comme eux, prennent un espace comme motif. Nous plaçons au lieu d'un niveau profond, d'un niveau de langue, d'un langage immanent, en définitive au niveau du système linguistique considéré comme "fond" de la locution, une intention d'acte de parole. Cette intention est virtuelle, elle est l'à dire que le message actualisera, dont il va faire le dit.

Ce que nous prouvent les actes indirects, c'est que la marge peut être immense entre l'à dire et le dit, au point que la phrase réelle (1) n'a morphématiquement et sémantiquement rien de commun avec (2). Un programme linguistique de sens peut être totalement dérouté sur ce parcours de la signifiante (par un usage social dans le cas considéré : une occultation de la perlocution), la connaissance de l'usage assurant chez le récepteur la compréhension du déroutement.

On cherchera dans les règles conversationnelles de H. P. Grice le complément et le corollaire de ces vues (31). Selon cet auteur l'échange optimal d'information dans la communication est obtenu selon un principe général d'économie. Il pose ainsi une règle de quantité nécessaire et suffisante d'information (Make your contribution as informative as is required), une règle de relation à la situation (Be relevant), une règle de "coopération" (Make your contribution as informative as is required), une règle de qualité (try to make your contribution one that is true), une règle de modalité (Be perspicuous). Si le locuteur excède ces règles, on peut en déduire qu'il veut dire autre chose (conversational implicature).

L'excès, ainsi considéré, est en quelque sorte inverse de celui que nous faisions découvrir les actes indirects : ce n'est plus la situation qui permet à l'à dire d'excéder le dit, mais le dit qui, excédant la situation, permet de découvrir une plus grande richesse de l'à dire.

Mais si dans le premier cas, l'actuel ne rend qu'un compte imparfait et dévié du virtuel, dans le second, un certain excès, une anormalité de l'actuel permet de déceler un virtuel inabouti : de toutes façons le virtuel apparaît à la fois autre et plus complexe, plus chargé de sens que l'actuel.

2.3. Les enseignements de la pragmatique nous paraissent de cette façon très importants. Nous ne nous dissimulons pourtant pas qu'ils sont d'autant plus clairs et fructueux qu'ils s'attachent à des faits patents et gros. S'ils permettent de mettre en place un modèle réaliste où le virtuel n'est plus du paradigmatique idéal, mais une intention concrète, il n'en demeure pas moins qu'ils laissent sans réponse (la réponse n'étant pas de leur domaine) des questions fondamentales :

1° - le codage-décodage, par exemple, de la phrase 2 ci-dessus alors que

1 est émise-perçue, introduit un tri entre deux programmes que le linguiste présente comme achevés (comme des phrases grammaticales au sens chomskyen). Le problème reste donc entier, que le linguiste non pragmaticien se posait : comment, à partir de quoi se construisent, génèrent, produisent des messages corrects, et qui ne sont déviants que parce qu'ils sont substitués à d'autres ? La pragmatique se rouvre de cette façon aux autres linguistiques en particulier au générativisme (32).

2° - Les deux excès signifiants mis en évidence, celui de l'à dire sur le dit, et celui du dit, donc de l'à dire, sur la situation, se déterminent à cet élément non linguistique qu'est la situation, même si, comme nous l'avons montré, le problème ici posé est linguistique. Il reste qu'à cette situation, comme à ce qui l'excède, il est fait allusion par le moyen d'unités mots, morphèmes, lexèmes composant le message et y produisant un sens, que l'on parle ou non de fenêtre, le morphème fenêtre est engagé dans le message perlocutoire : en actuel ou en virtuel. La pragmatique peut-elle donc faire l'économie du sémantique ? Elle pose implicitement la fonction référentielle du langage. Elle réintroduit donc la signification.

Ainsi la promotion de ce que B. Schlieben Lange appelle la parole 2, si elle introduit une inquiétude méthodologique dans la linguistique de la langue, pourrait bien ne pas abolir le domaine que celle-ci s'est réservée : nous risquons de retrouver l'articulation langue-parole 1 dans le cadre ou en complément de la pragmatique, qui serait finalement une socio-ethno-psycholinguistique respectueuse de la linguistique même.

Le seul moyen d'éviter cette reconstitution nous paraît être d'envisager les procédures et de l'analyse phrastique et de la sémantique dans le cadre du modèle établi par la pragmatique, c'est-à-dire de transférer à cet espace concret qui va de la virtualité de l'intention à la réalité du message l'espace théorique que réalisent les linguistiques systématiques. Si système de langue il y a toujours, que nous devrions reconnaître, il est là mis en oeuvre, rejoué, dans l'acte vivant de la parole. Il ne s'agit de rien moins que de traiter l'ordonnée en abscisse ou, pour aller jusqu'au bout du projet, de ramener la linguistique "du ciel sur la terre".

2.4. L'articulation du virtuel et de l'actuel n'a jamais été exposée avec autant de force que par Ch. Bally dans une note à un article de 1922 (33). C'est là qu'il fonde le concept, à partir de lui, tellement fertile en rebondissements pratiques, d'actualisation. Il le fonde dans des conditions spécifiques, qui sont deux, strictement complémentaires.

D'abord le rattachement de la langue à la pensée. Le motif de l'article est le livre de F. Brunot, La pensée et la langue. S'il accuse ses divergences avec l'auteur, Ch. Bally n'en est pas moins d'accord avec l'intention de tout l'exposé : "Un grand principe est à la base de l'exposé de M. Brunot et donne à son livre sa marque propre : le rattachement systématique de la grammaire à la pensée... En 1909 j'ai proposé dans mon Traité de stylistique française une méthode complète de rattachement de la langue à la pensée..." (pp. 122-123). Encore que l'accent ne soit pas mis théoriquement ni polémiquement sur ce point, un tel rattachement est hiérarchique et logique : la langue a pour tâche d'exprimer la pensée, qui lui est donc supérieure et antérieure : "... La grammaire est autre chose qu'une nomenclature ; elle recherche dans chaque cas par quelle combinaison de signes l'idée est

rendue" (p. 125). Pensée d'ailleurs universelle : "Une même notion peut revêtir des formes grammaticales toutes différentes, soit dans le même idiome, soit surtout d'un idiome à l'autre" (ibid.). Il est sans doute vain de trop appuyer sur ces formulations qui pour Bally vont de soi. Mais ce naturel d'évidence est bien révélateur d'un système de pensée dominant qui se reproduit dans l'activité du linguiste et s'y confirme. Si Bally parle des deux faces du signe selon son maître Saussure, c'est pour féliciter Brunot de "rattacher le signifiant au signifié" (p. 137), et non l'inverse.

La seconde condition de production du concept est l'articulation langue-parole, sentie comme une mise en actes de la première par la seconde, selon un mouvement d'"incarnation du concept", oserions-nous dire : "Les mots d'une langue ne correspondent à aucune pensée réelle, formée par un sujet donné ; ils ne désignent que des représentations généralisées et des concepts abstraits. Le mot roi n'indique aucune image concrète d'un roi dans le cerveau d'un sujet déterminé. C'est seulement par contact avec la réalité que ces signes généraux correspondent à des formes individuelles de pensée ; par eux-mêmes ils ne le peuvent pas. La langue est donc un système de signes virtuels destinés à être actualisés, dans chaque circonstance, pour l'expression d'une pensée donnée ; le fonctionnement de la langue consiste à transformer le virtuel en actuel..." (p. 118, n° 1).

On n'a jamais assez remarqué, depuis que ce texte est cité, que du fait des conditions de sa production le concept d'actualisation est destiné à l'ambiguïté.

En effet Bally, dans l'espace qui délimite l'actualisation place deux opérations différentes qui ont chacune leurs signifiants. Et il les emmêle ; plutôt, il sacrifie l'une à l'autre.

Sa définition concerne d'abord le passage d'un concept général et abstrait, qui existe en langue, à l'ordre du discours, où il est saisi par le modèle phrastique. Le moyen de ce passage est le mot, comme il le dit (dans son exemple le mot roi), virtuel en langue, actuel en discours. Nous dirions le lexème si nous pensons que ce virtuel est donné en principe hors discours par le dictionnaire, ou morphème si nous songeons à la successivité. L'actualisation est donc la descente du paradigme au syntagme dans le moule de la parole, mais selon un mouvement qui affecte le sens, qui fabrique, en termes saussuriens, la

signification.

Cependant Bally remarque que, dans l'opération, en une langue comme le français, le mot roi se charge d'un actualisateur qui restreint le champ d'extension du concept aux conditions de son emploi. C'est ce qu'il appelle "une notion virtuelle... devenue élément d'une pensée réelle". On dit le roi, mon roi, deux rois (il faut préciser, avec lui, que le nombre est un fait d'actualisation). Mais cette opération seconde n'est pas du tout une affectation du concept lui-même ; le champ d'extension n'est qu'un champ d'application et l'actualisation ainsi présentée concerne la fonction référentielle (il y a un, deux rois, ou mon roi dans l'univers référé) et non la signification même. L'actualisateur est du côté du réel, non linguistique seulement et phrastique, du réel représentant, mais du réel représenté.

Le glissement de l'une à l'autre opération est visible en une seule phrase de son texte. Après les mots "transformer le virtuel en actuel", Bally écrit sans rupture : "tout un ensemble de signes sont affectés à cet usage". Sous l'actualisateur du "substantif" (nous disons en praxématique : du nominatif), il occulte l'actualisation du concept. Sous un, le, deux, etc... il oublie ce qui se passe avec le signifiant roi. Son programme distinctif ne peut donc que dévoyer vers "la spécialisation des signes lexicologiques virtuels" la projection du sens dans la parole.

Nous choisissons le terme de "projection" pour obéir encore au schéma descendant, de la pensée - langue au discours-mots. Mais c'est pour le contester aussitôt. La praxématique se construit essentiellement dans le concept d'actualisation hérité de Bally, selon l'espacement qu'il désigne ; on peut dire qu'elle naît là, mais au prix d'un double mouvement :

1. Mouvement de distinction entre les deux fonctions emmêlées chez Bally : fonction de "réalisation du concept" (c'est ce que Guillaume appelle une "genèse du mot"), fonction de désignation de la réalité référentielle, avec les actualisateurs. D'où la distribution de la fonction linguistique en fonction-sens (les praxèmes) et en fonction réaliste (les parapraxèmes) (34).
2. Mouvement de retournement qui affecte la première fonction. Dans le modèle que nous avons déduit de la recherche pragmatique, comme à l'entrée il n'y a pas la langue, le paradigme, mais l'à dire, le chemin parcouru jusqu'au dit est celui de la construction du sens et non

celui de sa réalisation descendante, de son incarnation. A l'image d'une projection de l'immanent, de l'archétypique dans la parole du sujet se substitue celle d'une condensation de son intention de dire en acte de parole.

L'instance de la langue, du système n'est pas pour autant évitée, et abolie. Mais elle est "remise sur ses pieds". Le système existe et l'on peut, comme la fait Saussure, le décrire en termes de valeurs (35). Mais il est, comme la programmation déroutée que permettait de découvrir le traitement pragmatique des actes indirects, un fait d'usage social et seulement cela : habité d'ailleurs des tensions intérieures à la "société de langue". Et chacun des éléments qui le compose, libre à l'emploi devant l'intention signifiante du sujet, n'est qu'un outil. Telle est la définition de l'élément, morphème producteur de sens, qu'on propose d'appeler praxème.

Si nous avons constitué d'abord la praxématique comme une linguistique de langue, c'est que nous nous sommes attachés en priorité à la déconstruction-reconstruction de ce système que l'idéalisme a suspendu au dessus de l'usage et placé en entrée de la constitution du discours. Mais, en plaçant le système dans la production même de ce message, nous le soumettions à la parole. Il n'y a plus ainsi de parole 1 et de parole 2, mais, au niveau de la parole 2, un travail modélisé, une utilisation vivante, avec ses immenses excès modificateurs et créateurs, de programmes socialisés. La reconstruction du système, en linguistique matérialiste, se fait en programmes de praxis.

La parole "contenant" la langue, il apparaît donc que l'espacement théorique réalisé par les structuralismes est un espacement dans la parole, c'est-à-dire un espacement concret. L'actualisation, devenue production du sens, est un phénomène aussi concret que l'activité mentale d'une part, la phonation de l'autre.

2.5. La praxématique, cependant, ne s'est pas produite à partir du texte de Bally même, mais, comme nous l'avons dit, dans le concept d'actualisation hérité de Bally. Précision qu'historiquement, le mouvement de retournement a affecté la linguistique de Gustave Guillaume, et non celle de Saussure-Bally.

C'est qu'il était là particulièrement commode, ayant été préparé par un grand déplacement théorique, déjà. Guillaume en effet a le premier donné à l'actualisation son caractère concret en la moulant dans le temps, condition sine qua non de l'acte concret. L'immense mérite de Guillaume est ici, dans la petite phrase et sa note : "La pensée en action de langage exige réellement du temps. Il y a là un principe de grande portée en linguistique psychologique et en linguistique générale" (36). Dès lors, prenant son épaisseur, l'actualisation laisse décrire ses étapes, ces fameux "moments de pensée" que le linguiste a découverts dans la chronogénèse, dans la fabrication, grâce à la morphologie verbale, de l'image de temporalité.

Parcourant des étapes, la pensée-langage est un phénomène dynamique. L'autre proposition essentielle de Guillaume a été d'appliquer à l'actualisation linguistique la loi de la tension et de la détente propre à tout acte et à toute la matière vivante. Il ne faut pas s'abuser sur les termes de psycho-mécanique ou de psychosystématique. Guillaume décrit des mécanismes vivants, à l'écart de tout mécanisme. Il reprend l'idée que la langue est un système, mais pour s'intéresser au fonctionnement d'un système, qui ne serait plus système du tout s'il ne fonctionnait pas, s'il n'était pas "en tensions".

Nous étions donc fournis, en disciple de Guillaume, de ce temps opératif dans lequel nous pouvions, avec lui, considérer non seulement la genèse de l'image de temps (la chronogénèse), mais aussi, en complément de lui, la genèse de l'image d'espace, du critère de réalité (la topogénèse) et la genèse du sens sous le morphème lexical.

Il suffisait dès lors d'abolir en Guillaume ce qu'il doit, comme Bally, à l'implicite idéologique de son époque et de sa formation : sa croyance automatique en l'antériorité de la pensée sur le langage, du concept sur le mot, en l'existence finalement d'un pensé transcendant au penser, donc au dire, pour trouver les conditions d'une re-production de ses schémas explicatifs en linguistique matérialiste non mécaniste. Le temps opératif devient ce lieu du travail, que Roch Valin désigne du nom de praxéogénie (37), démontrant du même coup qu'il est compris dans la glossogénie, ou procès de construction de la langue, et restaurant de cette façon la liaison de la créativité de la parole avec le système prorogé.

Ce temps opératif de l'à dire, comme nous proposons pour notre part de l'appeler, est "suspendu" sous le temps du dit, ou temps discursif. C'est un temps inconnaissable (38) puisqu'à tout instant de la parole, il prépare cette parole, comme la production fait le produit. Il est donc la parole en ce qu'elle est à la fois travail et silence. Ce que les linguistiques idéalistes pointaient et occultaient dans l'espacement que comporte leur théorie, c'est ce "lieu du silence" où germe et se développe le sens.

3 - LA PRAXEMATIQUE DE LA PAROLE : LES CONFLITS DANS LE DISCOURS

3.1. A rapatrier, comme nous le faisons, la praxématique dans le domaine de la parole, nous ne pouvons manquer de promouvoir en importance théorique les faits qui, dans cette parole, embarrassent la linguistique idéaliste de la langue, les contradictions apportées à la projection du paradigmatique par l'irrégularité de la production en syntagmatique. En somme, notre attention doit se porter sur les accompagnements ou ratages du discours, en ce qu'ils donnent à lire une production et non un fonctionnement idéal de système clos.

Il y a là un terrain éminemment difficile, ce que la linguistique a repoussé de son champ vers ses provinces extérieures, stylistique de la parole ou sociolinguistique, faute de réussir à la paradigmatiser.

En positif, en surplus d'information, nous placerons les marques pulsionnelles, généralement considérées comme éléments supra-segmentaux (39) : le temps du discours, dans ses alternances d'accélération et de ralenti, la mélodie de phrase dans ses variations conjoncturelles, les chutes ou augmentations de force de la voix. Outre que la notation de ces faits, ainsi que l'ont expérimenté les sociolinguistes, pose des problèmes très malaisés de codage, aucun d'eux n'est simple. La "force de la voix" par exemple met en composition non seulement un volume global qui est de l'ordre de l'énergie pulmonaire, mais le jeu sur les vibrations glottales et l'énergie des occlusions consonantiques.

Il faudra bien pourtant prendre en compte ce "maquis" de la parole car s'y inscrit l'émotivité du sujet, qui importe d'autre part au tri des praxèmes. Le pont entre les éléments supra-segmentaux

et les praxèmes proprement dits (qui eux occupent les limites de l'analyse morphématique), est tracé par l'ensemble des exclamations, depuis les simples décharges phoniques jusqu'aux jurons, serments, incises en passant par les monosyllabes émotifs que les grammaires et lexiques inventorient. On ne saurait que par arbitraire traiter à part une articulation de la consonne sifflante marquant la colère, de l'expression morphématique de cette colère (paroles de menace) si l'on maintient l'analyse du message en analyse d'un sens produit, et non d'un sens en langue.

Il ne faut pas négliger non plus l'aspect social et non nécessairement émotif individuel de cette production en langue. L'impression de l'émotivité, mais aussi de pulsions stables et profondes, dans le système phonologique (40), est rigoureusement codée. Elle obéit donc, encore qu'elle ne soit pas du "sens dans les mots", comme on sait le découvrir, aux conditions générales de la communicabilité du langage. Et même lorsqu'elle est vraiment l'accompagnement d'une communication qui paraît complète et suffisante, on négligerait par étourderie ces harmoniques du sens apparent. La praxématique fait siens sur ce sujet les enseignements conjugués de la psychanalyse et de l'analyse du discours plurivoque. De l'infirmité du phonème et de l'illimitation de la signifiante elle fait un argument central (41).

Ce qui, cependant, caractérise cet emploi dans le message d'éléments foisonnants, aberrants superfétatoires, c'est qu'ils court-circuitent l'expression praxémique elle-même. Il y a donc deux façons de produire un message. Ou l'on construit un programme de sens à forme phrastique, avec usage de morphèmes adéquats, praxèmes ou parapraxèmes. Ou l'on décharge son émotivité par le système phonématique pour cela réinterprété et mobilisé, par l'exclamation et les stéréotypes insérés.

La première opération est plus lente, plus élaborée que la seconde. Celle-ci donne l'image d'une traversée brutale, et, lorsqu'il s'agit d'une "parole de l'inconscient" d'une traversée en quelque sorte clandestine du temps opératif.

Le simple enregistrement d'une production verbale quelconque prouve que les deux parcours sont toujours concurrents, jamais tout à fait délivrés l'un de l'autre. Les considérer ensemble revient en somme à réunir dénotation et connotation pour une perception globale de la parole.

Dans une linguistique qui pose à la fois la nécessité du réglage du praxème sur le marché social du sens et le caractère aliénant de cette réduction de la production au produit circulant, une telle démarche globalisante semble bien nécessaire.

3.2. Négativement, ce sont les trous de la parole, c'est-à-dire les pauses que nous devons considérer.

La pause est classée dans le système de l'expression émotionnelle. Elle intervient alors avec combinaison avec les éléments suprasegmentaux. Par exemple une sifflante initiale de praxème, ou une explosive, si elles servent de marques d'agressivité, sont précédées de la pause nécessaire à la mobilisation du souffle et du système articulaire, et le débit s'en trouve ainsi ralenti (42). Trois éléments se trouvent concourir à une même expression : le praxème lui-même, sa composition phonologique, une durée silencieuse. Écoutons : [se||TeRi**bla**].

On passe ainsi, du côté du récepteur, d'une pause non pas égale à d'autres, mais, suivant la remarque de Saussure (43) "homogène" à une pause ressentie parce qu'anormale. Pause qui pour des raisons mécaniques, se trouve précéder et le praxème et le phonème eux-mêmes marqués. Cette raison mécanique nous paraît importante en ce qu'elle reproduit la succession logique de ce qui est à exprimer et de l'expression, en somme de l'à dire et du dit.

Cette dernière réflexion prend tout son poids quand on étudie la pause, comme l'a fait F. Goldman-Eisler, non suivant l'expressivité, mais en théorie de l'information (44). La pause hésitative est liée à la quantité d'information des unités verbales qui la suivent. Ainsi la redondance, qui diminue cette quantité, abrège aussi la pause. On peut suivre dans ces mesures les difficultés qu'on dirait banalement "à trouver ses mots" ou à conceptualiser une situation : quand nous passons d'un message descriptif à un message qui dégage la signification d'un événement, les pauses doublent leur durée.

Nous avons été amenés (45) à placer là la preuve matérielle de l'existence du temps opératif, joignant ainsi l'expérience de laboratoire à la nécessité théorique apparue à l'intérieur du système explicatif.

En somme le temps de l'à dire se laisse percevoir dans ses ratages, lorsqu'il se moule dans les pauses les arrache à l'homogénéité

par une durée exceptionnelle.

La pause précédant le syntagme apparaît de cette façon réalisation et saisie concrètes des opérations de passage au discours de trois ordres de faits au moins : les divers faits émotifs, dont le plus aisément perceptible est l'inhibition psychologique (à la limite, l'étude du bégaiement complète et facilite l'étude des pauses), le fait d'actualisation praxématique, qui est pour nous la production du sens, et le fait d'actualisation parapraxématique, la chronogénèse étudiée directement par G. Guillaume (dans le système du verbe), et la topogénèse qu'il n'a dégagée que partiellement (cf. son étude sur le système de l'article).

Les recherches de stylistique du discours et de sociolinguistique nous permettent déjà de préciser et de compléter ce tableau. La pause distinctive et distincte est le cadre :

- 1) de l'intention de communication complète et aisée : le locuteur peut faciliter la perception d'un praxème, soit pour des motifs pédagogiques (les pauses dans la dictée scolaire), soit pour des motifs esthétiques (la présentation à l'auditeur du "mot rare" et du "mot bien choisi") ;
- 2) des variations de niveaux de langue : c'est par les pauses, entre autres faits perceptibles, qu'on atteint le jeu de réticences/adhésions à ces niveaux socio-stylistiques, le choix chez un locuteur d'un "style familier" qui ne lui est pas habituel ou du "style élevé" par exception.
- 3) dans le cadre des situations de diglossie qui sont, encore que la linguiste traditionnelle leur prête peu d'attention, les plus générales du monde, le fait de changement de langue, le code-switching (46).

En linguistique praxématique ces divers faits, soit connotatifs, soit dénotatifs, ne sauraient être disjoints. Ils s'établissent au carrefour de la réalisation du praxème, opération mentale, mais concrète, qui demeure réellement du temps, de la réalisation de l'image de réalité (topochronogénèse) qui a ses degrés inscrits en temps opératif, de l'inscription du sujet, y compris sa part d'inconscient, dans le système phonologique, et du réglage aliénant du sens sur le marché social (l'étrangement du praxème). Tout cela qui, dans le cas de l'élocution rapide, non embarrassée, est pour l'auditeur effacé dans l'homogénéité du discours et maintenu en inconscience pour le locuteur, devient perceptible dans les cas de ratage, de difficulté exceptionnelle. Les pauses permettent en fait d'assister à la dialectique du moi et du sens jouée dans le temps de l'à dire, aux conflits de la production lan-

gagière, aux dramas de la signifiante (47).

Nous avançons ainsi vers une saisie plus intérieure et mieux construite du phénomène des carrefours entre virtuel et actuel, dégagé à partir des observations de la linguistique pragmatique.

3.3. Du point de vue praxématique, le passage du virtuel à l'actuel utilise le programme que le locuteur met en branle et parcourt en temps d'actualisation pour en arriver au niveau du praxème adéquat à la situation discursive (48). Nous avons, selon une vue concrète, sociologisée, de ce parcours, à admettre son aspect variable, peuplé d'accidents, par opposition au parcours parapraxémique, qui lui est parfaitement réglé, constituant (aux exceptions près) le fonds de représentation et le système morphologique commun à la société de langue. Il nous faut admettre maintenant que l'adéquation comporte le jeu dialectique, pulsionnel autant que représentatif, que les pauses révèlent. Si, pour reprendre l'exemple que nous donnions, l'intellectuel réalise plus facilement coléoptère et le paysan charançon pour désigner le même insecte, se plaçant, du fait de leurs compétences diverses, sur des coupes différentes d'un même programme praxémique, il faut admettre aussi que le paysan dira coléoptère pour se poser en intellectuel et l'intellectuel charançon pour placer son langage "hors des livres".

Mais puisque le drame de la signifiante se joue dans le temps, il ne faut pas d'étonner que le tri se maintienne conflictuel jusqu'au dit lui-même. C'est ainsi que nous proposons de tenir compte exact des contaminations du praxème par un autre. Contamination de deux formes. La plus évidente est la correction, par laquelle une formation en temps d'à dire vient espacer le temps du dit : " le coléo..., le charançon", par exemple, qui constitue une production extrêmement fréquente en tous les messages. Mais la contamination interne de la successivité phonématique est aussi courante : le charap-tère ou le coléorançon...

On sait comment cette contamination est créatrice de "mots nouveaux", quand elle se stabilise et socialise, la glossogénie relayant la praxéogénie (49) : grenouille porte la trace d'un croisement programmatique avec crapaud. On sait aussi comment l'écriture littéraire en a tiré argument pour les "mots-valises", entre Lewis Carroll et James Joyce. La psychanalyse a inauguré, sur ce point, une technique de remontée de l'actuel au virtuel qui pourrait être celle du

linguiste.

Un autre aspect des programmes de l'à dire est constitué par les programmes phrastiques, dont on sait par la moindre expérience langagière qu'ils sont difficiles à réaliser dans l'oralité, sans les loisirs de construction que donne la rédaction. Sur ce point nous avons élaboré une théorie de la mémoire. Anticipation, où nous plaçons les moyens de la syntaxe comme de la praxématique elle-même (50) : cette double faculté maintient les divers programmes du sens entre l'à dire et le dit.

C'est elle qui se brouille quand l'à dire fait pression sur le dit. On peut dire qu'elle se brouille tout le temps au niveau syntaxique : l'orateur qui se trouve obligé de reconstruire par écrit les phrases de son discours enregistrées au magnétophone, le sait bien. Les modèles syntaxiques que la tradition culturelle de chaque langue propose au locuteur sont d'un tel raffinement et d'un tel étalement dans le temps (qu'on pense à la langue officielle allemande !) qu'ils ne peuvent être réalisés que par exception dans la parole en actes.

3.4. Pourtant ils le sont parfois, et même quand ils ne le sont pas, on peut les discerner tentés, manqués, interrompus et repris dans l'enregistrement du discours. Ils dominent la production phrastique de leur modèle comme les modèles de programmes praxémiques que la lexicologie décrit en paradigmes et la pédagogie du lexique impose, par l'école et par tous les écrits, à la masse parlante, domine le travail signifiant de la parole innombrable.

La parole ainsi paraît prise entre deux états extrêmes. Un état "sauvage" qui ne peut être que le tâtonnement permanent, les variations de tempo, l'étirement des pauses et le bredouillis phonématique, avec destruction constante des modèles syntaxiques et déchirement de la phrase par le bruitage passionnel, l'interjection, l'incise émotive. Un état "culturel" qui régularise le tempo, homogénéise les pauses ou leur donne une valeur réglée, c'est-à-dire rhétorique, interdit les brouillages phonématiques, assure la conduite jusqu'à leur terme des phrases et n'admet plus l'interjection que lexicalisée et stylistiquement connotée.

Ce second état est plus qu'une "moyenne" de l'inabouti, comme on pourrait penser qu'il est dans les langues seulement orales. Dans celles-ci mêmes, il est déjà, l'observation etholinguistique le

prouve, le résultat d'une réflexion métalinguistique, d'une praxis de linguistique, et d'une technique de régularisation de la parole : les conteurs populaires présentent un usage très proche de l'état "culturel". Ce sont les maîtres à parler de la communauté.

Dans les civilisations de l'écrit, l'écart est maximal, l'état "culturel" devenant l'état "académique", au point que les écrivains établissent leur usage comme une circulation entre les deux états.

Une dernière remarque est nécessaire, qui nous introduit aux tâches de la praxématique. Toute la réflexion sur la langue n'a pu se faire jusqu'à présent que sur l'état que nous disons "culturel", qu'elle contribuait en même temps à établir, à régulariser, à maintenir. Il y a là un cercle vicieux : la praxis linguistique ne décrit qu'un modèle régulier, préconstruit qu'elle régularise et construit elle-même. Elle rend bien compte ainsi du langage ; dans la mesure où, pour nous, la praxis de linguistique est inséparable de la praxis linguistique et vice versa, nous l'affirmons nettement. Mais elle en rend compte "à sa façon", à la façon d'une activité socio-historiquement déterminée et qui se contemple dans le miroir qu'elle se tend.

C'est à l'intérieur de ce cercle vicieux que s'est construit le modèle de la grammaire, l'articulation langue-parole, le signe saussurien et de façon générale le rapport descendant de la paradigmaticque à la syntagmaticque.

Une autre réflexion est maintenant possible, dont sociolinguistique et pragmatique ont commencé à donner l'image. Elle prend la parole dans sa réalité, en s'efforçant de tenir compte de toutes les présences d'un virtuel imparfaitement actualisé, comme de l'actuel même. Sa procédure, dans le cadre d'une pratique commencée, paraît être l'enregistrement magnétophonique, que l'on réinterprète graphiquement grâce à divers procédés de notation des programmes décelés. C'est en somme la description de la parole en épaisseur de production.

Nos tâches sont ainsi doubles. Occupant le lieu des autres linguistiques, le lieu de l'espacement, la praxématique les déconstruit et reconstruit. Elle a en particulier à substituer aux paradigmes de la lexicologie et de la sémantique les programmes praxémiques et à rendre un compte en linguistique matérialiste, des programmes phrastiques. C'est ce qu'elle a commencé à faire, et de cette façon, elle s'installait sur les terrains de la langue, pour y découvrir la parole.

Il lui faut aussi traiter la parole comme telle, dans son foisonnement productif.

Sa constitution définitive ne peut intervenir que sur la dialectique des deux tâches : définition des programmes dans et par la parole, en dépit d'elle aussi. Dialectique d'une praxis de l'inguistique qui reproduit la dialectique même du langage vivant, entre le réglage et la créativité.

R. LAFONT

NOTES

- 1 - R. Lafont et F. Gardès-Madray, Introduction à l'analyse textuelle, Larousse, 1976 ; R. Lafont, Le travail et la langue, Flammarion, 1978.
- 2 - Introd. à l'analyse textuelle, I, IV et V.
- 3 - C'est là la théorie du triangle praxématique" et de la praxis de linguistique, TL., p. 110.
- 4 - TL. p. 57.
- 5 - Nous reprenons ci-dessous une démonstration faite dans Praxématique et sociolinguistique, revue Lengas, Montpellier, n° 3 (1978) pp. 77-85.
- 6 - Sociolinguistique, Editions de Minuit, 1976, p. 37.
- 7 - TL. p. 117.
- 8 - cf. N. Ruwet, Introduction à la grammaire générativiste, Plon, 1967, p. 18 : "A une importante réserve près... cette distinction est très proche de la distinction saussurienne classique entre la langue et la parole : la compétence (la langue) représente le savoir linguistique implicite des sujets parlants, le "système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau"... ; la performance (la parole) représente au contraire l'actualisation ou la manifestation de ce système dans une multitude d'actes concrets, chaque fois différents".
- 9 - Il est très remarquable ces termes s'imposent à N. Ruwet (cf citation précédente), qui se place ainsi à l'égard de Chomsky dans la position méthodologique qui était celle de Bally (cf ci-dessous 1.4) à l'égard de Saussure.
- 10 - Ruwet, ibid., p. 16.
- 11 - cf. p. 50 : ... Nous mettons en relief l'aspect créateur du langage... C'est sur ce point que la distinction chomskyenne de la compétence et de la performance s'oppose radicalement à la dichotomie saussurienne de la langue et de la parole. En effet, pour Saussure, qu'il se la représente comme une "somme d'empreintes déposées dans chaque cerveau"... comme un "système de signes" ou comme un "principe de classification"... la langue est essentiellement univentaire, une taxinomie d'éléments".
- 12 - Current Issues in Linguistic Theory, Fodor Katz, 1964, p. 59.
- 13 - Ruwet, op. cit., p. 51.
- 14 - Ruwet, op. cit., pp. 88-89.
- 15 - Le travail et la langue, op. cit., pp. 43-44.
- 16 - Ruwet, op. cit., pp. 90-91.

- 17 - id., p. 387, n. (19).
- 18 - Irregularity in Syntax, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1970. Nous empruntons la citation et sa traduction à le Langage, sous la direction de Bernard Pottier, Retz, Paris, 1973, p. 452.
- 19 - cf. la linguistique structurale, Mouton, Paris. La Haye, 1971. La phrase entre guillemets est prise à Pottier, le Langage, op. cit., p. 443.
- 20 - Sur la façon dont l'allégement praxémique, en praxis de linguistique, permet la productivité théorique. cf le travail et la langue, op. cit., p. 155 : "Quant à la dépraxémisation, elle prend en charge l'évident même du contenu, la décharge du sens où le langage est à lui-même, en lui-même à la fois substance et forme, une totalité du pur fonctionnement qui s'auto-décrit".
- 21 - Sémantique structurale, Larousse. Paris, 1966, p. 36. Très importante nous paraît ici la mise en évidence de la règle communicative entre fonction poétique et aliénation du sujet : "En paraphrasant la pensée de Lacan, on peut dire que deux sortes de folie guettent l'humanité : d'un côté, la schizophrénie, l'exaltation de la liberté totale dans la communication, et qui aboutit à la non-communication ; de l'autre, la parole totalement socialisée, itérative, le "tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire" de Queneau, et qui, elle aussi, est la négation de la communication, privée d'information".
- 22 - cf. R. Lafont et F. Gardès-Madray, Introduction à l'analyse textuelle, Larousse, Paris, 1976, pp. 18.19, ce que nous disons à propos de "l'extension du texte" de l'étude des "pratiques significantes". Il paraît difficile aujourd'hui de penser rendre compte de ces pratiques sans passer par le concept de texte et l'ensemble de réflexions sur les structures (actantielles ou de la signification) qu'il engage.
- 23 - op. cit., p. 127.
- 24 - On ne le répétera jamais assez que la "réussite" de la phonologie tient à ce qu'elle met en lumière l'interprétation abstrayante (le phonème) d'une réalité concrète (le son). Elle reproduit l'abstraction travaillant la matière, le travail humain lui-même. Une analyse sémantique n'est qu'abstraction (le sème) dans une abstraction (le sémème, le signifié).
- 25 - Op. cit., p. 108.
- 26 - A preuve le silence à son sujet du livre collectif le Langage, dirigé par Bernard Pottier comme du petit traité encyclopédique, la Linguistique, Larousse, Paris, 1977.
- 27 - Linguistische Pragmatik, Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart, Berlin, Köln, Mainz, 1975, p. 65.
- 28 - Performatif - Constatif, in Cahiers de Royaumont Philosophie 4, La philosophie analytique, p.

- 29 - Théorie et discussion dans le recueil de D. Wunderlich, Linguistische Pragmatik, Frankfurt, 1972, (V. Ehrich et G. Saile, Über nicht - direkte Sprech-acte, pp 255-287) et dans R. Meyer-Hermann, Direkter und indirekter Sprechakt, in Deutschsprache, I (1976), pp. 1-19.
- 30 - cf. B. Schlieben-Lange, Pour une sociolinguistique pragmatique, in Lengas, Montpellier, n° 2, 1977, p. 4.
- 31 - Il s'agit là d'une étude, Logic and Conversation, 1968, diffusée en manuscrit et qui, comme le signale B. Schlieben-Lange, Linguistische Pragmatik, op. cit., p. 40, a eu une grande importance, en particulier pour D. Wunderlich.
- 32 - C'est le cas avec Gordon et Lakoff, Conversational postulates, in Papers from the 7th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society, cité par B. Schlieben-Lange, op. cit., p. 141.
- 33 - La pensée et la langue, in Bulletin de la société de linguistique de Paris, 1922, pp. 117-137.
- 34 - Sur les implications de cette distribution dans la description du système linguistique, et aussi dans l'épistémologie du matérialisme.
- 35 - A condition de restaurer l'articulation de la valeur d'usage et de la valeur d'échange qu'il efface sous la valeur absolue, comme les économistes "classiques" critiqués par Marx ; cf. Le travail et la langue, pp. 157-160
- 36 - Temps et Verbe, Champion, Paris, 1965, p. 8.
- 37 - Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, A. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I, Proses de l'université Laval, Québec, 1971, Introduction, p. 15.
- 38 - Sur ce fait, cf à la fois Roch Valin, ibid., p. 33, Le Travail et la langue, pp. 53-54.
- 39 - cf. B. Schlieben-Lange, Une ville du Sud de la France : Bagnols-sur Cèze, Etude de sociolinguistique ponctuelle, in Lengas, n° 3 (1978), p. 115.
- 40 - cf. sur ce sujet les travaux d'I. Fonagy ; cités dans le Travail et la langue, op. cit., p. 83.
- 41 - id., p. 43.
- 42 - Le Travail et la langue, p. 49. Les résultats moyens de cette mise en place donnent, d'après JL Flanagan, Speech analysis. Synthesis and perception, New York, 1965 un débit de 10 Phonèmes/seconde

- 43 - CLG, p. 64.
- 44 - Hesitation, information, and level of speech production in disorders of language, Churchill, Londres, pp. 96-11. Commentaires dans M. Örmann, Introduction à la psycholinguistique, Paris, Larousse, 1972, pp 212-214, et Le Travail et la langue, p. 51.
- 45 - Le Travail et la langue, p. 52.
- 46 - Nous renvoyons aux travaux de notre équipe, dans la revue Lengas, déjà signalée, et spécialement à B. Schlieben-Lange, art. cit., n° 2, p. 9.
- 47 - cf notre article Praxématique et sociolinguistique, Lengas, n° 3, p. 81 : "C'est en ce lieu théorique (l'étranglement social du praxème) que s'inscrivent la lutte des classes et les affrontements ethniques... L'actualisation... est actualisation des concurrences, conflits, contrôles et libérations structurant la puissance à signifier (la signifiance)".
- 48 - Le travail et la langue, p. 141 sq.
- 49 - Contamination diglossique également. Ainsi haut croise latin altu et francique hōh.
- 50 - Le Travail et la langue, p. 57.
- 51 - Nous avons commencé à penser, avec des étudiants, à un "inventaire des programmes praxémiques du français contemporain".